

Quels modèles pour l'action?

Les deux sens du terme modèle

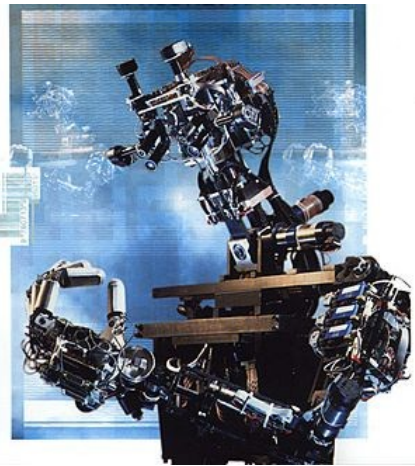
S'interroger sur les modèles possibles de l'action, c'est constater d'emblée le double sens du terme modèle.

En premier lieu, on désigne sous le nom de «modèle» un **idéal à imiter**. C'est en ce sens qu'Aristote se livre, dans son ouvrage *L'éthique à Nicomaque* (VI), à une **défense** et une **illustration** de celui qu'il nomme le *phronimos*. Homme de **jugement** et d'**expérience**, le *phronimos* atteint à l'**excellence du faire**. Parce qu'il possède cette **vertu spécifique** qu'est la **prudence** (*phronesis*), qu'Aristote définit comme «*disposition pratique accompagnée de règle vraie*», il saura, en considérant «*ce qui est bon pour lui et pour les autres*», **se diriger** et **conduire ses actions** en vue de la **réalisation du bien**. C'est dans le **politique** que réside l'**illustration** la plus **prestigieuse** de ce **type humain** que constitue le *phronimos*, et d'abord dans Périclès. C'est pourquoi Aristote érige le grand homme politique athénien en **modèle**, et le propose à l'**imitation** de l'homme privé aussi bien que public.

Mais la notion de modèle nous renvoie également aux tentatives de modélisation de l'action humaine opérées par les différentes sciences. Dans le but de mieux éclairer la **complexité** des **objets** qu'elle se propose d'étudier, la **science**, en effet, en propose des **schémas** ou des **représentations simplifiées**, qui valent alors comme **paradigmes d'explication**. De telles tentatives ont été poursuivies de l'Antiquité aux sciences cognitives contemporaines, en passant par les philosophies classiques de Descartes et Leibniz. Ainsi Leibniz avait tenté de résoudre la **complexité de l'action humaine**, en particulier de son **imputation à un agent** (comment imputer avec certitude un acte à un individu dans une configuration plus ou moins complexe), en l'envisageant sur le **modèle mathématique** de la **logique combinatoire**.

Aujourd'hui, **neurosciences** et **sciences cognitives** cherchent à **modéliser** la plupart de nos **conduites** et **comportements**. **Sur le modèle des travaux récents autour de l'intelligence artificielle, on assiste à une rationalisation et à une mécanisation de plus en plus poussées de la chaîne opérationnelle de l'action.**

François Jullien, dans son *Traité de l'efficacité*, résume avec clarté ces tentatives:«*Nous dressons une forme idéale(...) que nous posons comme but(...) et nous agissons ensuite pour le faire passer dans les faits(...); les yeux fixés sur le modèle que nous avons conçu, que nous projetons sur le monde et dont nous faisons un plan à exécuter, nous choisissons d'intervenir dans le monde et de donner forme à la réalité*». Ces recherches sont étroitement soutenues par les **milieux du management**, soucieux d'une planification et d'une organisation rationnelle de l'action en vue de la rendre plus efficace.



Il s'agit ainsi de réduire le sujet de l'action à «un être calculateur, idéalisé et épuré», un simple **automate spirituel**. **Si l'on parvenait en effet à formaliser l'ensemble du processus de l'action, il serait possible d'en confier la réalisation à un robot, machine ou logiciel.**

Cependant, s'interroge J.J. Wunenburger dans un article intitulé *Remarques sur les limites de la praxéologie*(manuel *L'action*, Ellipses) «*Ce paradigme d'un contrôle logique de l'action rend-il compte, par lui seul, des conditions et formes multiples et complexes de l'agir humain?*». Ou doit-on reconnaître les **limites** de telles tentatives? Ce sont ces **limites** que soulignait déjà Ricœur dans son passionnant débat avec Jean-Pierre Changeux(*Ce qui nous fait penser La Nature et la Règle*). Le philosophe interroge l'homme de science «*Ma question est en fait de savoir si l'on peut modéliser l'expérience vécue de la même façon que l'on peut modéliser l'expérience au sens expérimental du mot*». Pour le philosophe, toute tentative de modélisation des comportements humains entraîne des **dommages épistémologiques**. Elle ne peut être qu'**appauvrissante** par rapport à l'**expérience vécue** et à son **extraordinaire richesse**.

L'action héroïque, un modèle pour l'action

Selon Frédéric Laupies (*L'action Premières leçons*) les héros nous disent «quelque chose sur l'ordre de l'agir», «ils montrent sans ambiguïté de quoi l'action est capable». Si la **figure du héros** s'impose en effet, du monde grec archaïque à celui d'aujourd'hui, c'est moins par son **savoir** que par ses **actions**. **Celles-ci, qu'elles soient réelles ou légendaires, apparaissent comme une référence pour toutes les actions humaines.** Elles sont proposées à l'**imitation**, leur récit suscite l'**admiration** et il est censé jouer un rôle important dans la **formation** et dans l'**éducation**. Jean-Pierre Vernant, évoquant dans *L'individu, la mort, l'amour* le contexte historique de la Grèce antique, écrira «Devenue légendaire, sa figure(du héros)forme, associée à d'autres, la trame permanente d'une tradition que chaque génération doit apprendre et faire sienne pour accéder pleinement, par la culture, à l'existence sociale». Aujourd'hui encore, ce sont ces **représentations idéales** de l'**action** – véhiculées, dans la **culture de masse** qui est la notre, par le **cinéma hollywoodien** – qui nous mènent le plus souvent à **agir**.



de Rubens

Hercule couronné par la déesse de la victoire tableau

Quelles sont alors les **caractéristiques** de l'**action héroïque**? Comme le rappelle Arendt, le **critère** auquel elle se mesure est celui de la **grandeur**: ce qui fait sa valeur, c'est son **caractère exceptionnel**. «L'action ne peut se juger que d'après le critère de la grandeur, puisqu'il lui appartient de franchir les bornes communément admises pour atteindre l'extraordinaire». **C'est pourquoi l'action héroïque est généralement qualifiée d'exploit ou de haut fait: le héros est un faiseur d'exploits.**

A l'image d'Achille dans *L'Iliade* il est lui-même un **être supérieur**, doué selon l'expression du philosophe Marcel Conche de «**génialité**», c'est à dire d'«*une certaine capacité de se tenir au-delà des limites communes*». Ainsi Achille se présente comme le **meilleur des Grecs**, «*il se veut toujours partout et en tout le premier*».

C'est en matière de **performance guerrière** que s'établit sa **supériorité**. **L'excellence au combat**, telle que l'exigeait le **code social d'honneur** dans la Grèce archaïque, c'est celle qui impose au guerrier de se battre toujours au premier rang, de se mesurer à son adversaire, de l'emporter contre lui et de le vaincre sur le terrain.

Dans cette perspective chevaleresque, l'exploit héroïque va avoir fonction de critère absolu, « *pierre de touche de ce qu'un homme vaut ou ne vaut pas*».

Le combattant valeureux se doit d'y manifester des **qualités** à la fois **éthiques** – telles la bravoure, la vaillance, le sens de l'honneur: en ce sens le déshonneur suprême est la lâcheté honteuse – et **esthétiques**. C'est la raison pour laquelle le **héros guerrier** est toujours **jeune**, il combat dans «*l'éclat de sa brillante jeunesse*». Au chant XXII de *L'Iliade*, Homère décrira Achille, quand il réapparaît sur le champ de bataille, «*resplendissant comme l'astre qui s'en vient à l'arrière-saison et dont les feux éblouissants éclatent au milieu des étoiles sans nombre, en plein cœur de la nuit*».

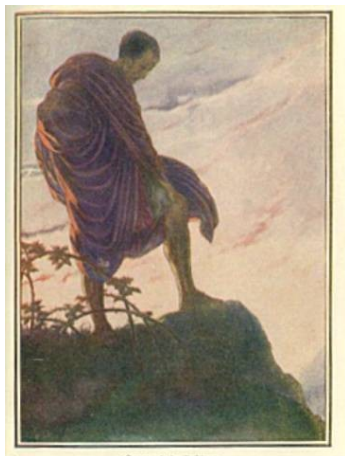
La logique de l'honneur à laquelle doit se soumettre le héros est toujours, poursuit Vernant, celle du **tout ou rien** «*c'est, dans l'épreuve d'honneur, sa propre vie qui est à chaque fois l'enjeu de la compétition*». Là est, selon Vernant, la **principale raison** de l'**action héroïque** «*elle ne relève pas de calculs utilitaires, ni du besoin de prestige social; elle est d'ordre, pourrait-on dire, métaphysique*». **Le héros dépasse la mort en l'accueillant au lieu de la subir**. L'exploit héroïque s'enracine donc dans la **volonté d'échapper** à la **mort**, tout comme dans celle d'**échapper au vieillissement**, ce qui est une façon de **dépasser l'humaine condition**. En mourant «*dans la fleur de sa jeunesse*» le guerrier en demeurera toujours revêtu, celle-ci se figeant par la mort en une **jeunesse définitive, inaltérable**.

Echapper à la mort, c'est aussi pour le héros accéder à la **gloire impérissable**. Ses **exploits** en effet devront «*faire l'objet d'une parole de louange*», d'un **récit** «*sous forme d'une geste sans cesse reprise et répétée*», **prolongeant** ainsi et **consacrant** leur **gloire**. C'est là la **fonction** de la **poésie épique**: permettre aux **hauts faits glorieux** de s'inscrire dans la **mémoire collective** «*en perpétuer le souvenir en les rendant aux auditeurs plus présents que leur existence quotidienne*».

L'action héroïque: une relation paradoxale au temps

Selon Frédéric Laupies (manuel cité) l'action «engage, dans sa dynamique même, une relation paradoxale au temps». Ce qui vaut pour l'**action ordinaire** vaut sans doute encore plus pour l'**action héroïque**. Cette dernière en effet est marquée, dans son devenir, par un **double rapport** au **temps**: temporalité, toujours **brève** et **discontinue**, de son **commencement**, temporalité **longue** et fondamentalement **continue** de l'**intervalle** entre son début et sa fin.

Le **héros** est d'abord celui qui fait sienne la célèbre formule de Goethe «*Au commencement était l'action*». En ce sens l'**héroïsme** peut être considéré comme la **conduite contraire** à celle de l'**irrésolution**, si l'on entend par là une impuissance à commencer à faire. **La grandeur du héros réside dans cette capacité à poser un premier acte, à s'insérer dans le monde, et à être souvent le seul à s'y risquer, se démarquant ainsi des «belles âmes» qui refusent de «se salir les mains»**. Comme le fait remarquer Hannah Arendt dans *Condition de l'homme moderne*, «il y a déjà du courage, de la hardiesse, à quitter son abri et faire voir qui l'on est». De cette hardiesse témoigne la phrase de César «*alea jacta est*», «les dés sont lancés», «le sort en est jeté», et c'est sans doute la raison pour laquelle elle a été retenue par la postérité: en dépit de la grande part d'**imprévu** que comporte sa décision et des **conséquences irréversibles** qu'entraînera son acte, César **se jette dans l'action**.



César devant le Rubicon

L'acte fondateur du héros est donc toujours un **saut décisif**, une **rupture** dans le **déroulement temporel**. Dans les belles pages de *Les deux sources de la morale et de la religion* que **Bergson consacre au héros** - qui s'incarne essentiellement pour lui dans ces **grandes personnalités morales** qu'ont été les saints du christianisme, les fondateurs ou les réformateurs de religions – le philosophe le décrit comme un **initiateur** capable de «*briser les résistances de la nature*». Le héros est celui qui, par ses actes, ose **rompre** avec la **société close**, **démasque** les habitudes induites par les conventions et le pur conformisme, **dépasse** la «*morale emprisonnée et matérialisée dans des formules*» et fait ainsi passer la **société** du **statique** au **dynamique**. Bergson donne comme **exemple** d'une telle **rupture** la **conduite** et l'**enseignement** de Jésus, que nous rapporte l'Évangile. «*Tel est le sens profond des oppositions qui se succèdent dans le Sermon sur la montagne: «On vous a dit que...Et moi je vous dis que...»*».

Il y a donc toujours quelque chose de subversif dans l'acte fondateur du héros. Il vient plus souvent rompre une continuité que la pérenniser. Le moment où le héros scelle son destin peut même être celui de la **transgression**, voire du **sacrilège**. Ainsi, en franchissant le Rubicon, César commet un **acte sacrilège**: il **transgresse la frontière sacrée**. En effet, la loi de Rome interdisait de franchir ce fleuve armé, sauf autorisation expresse du Sénat. César donc **déroge à la loi, s'oppose aux Pères de Rome**.

Si la grandeur du héros est d'abord d'oser se risquer, elle consiste aussi, comme le souligne Roland Favier dans un intéressant article sur *La passion des héros* (*La passion*, Studyrama) dans «*la capacité de continuer à commencer*». L'héroïsme serait alors une «*conduite de persévérance*» ou «*conduite de l'intervalle*», «*c'est à dire une des façons de se rapporter à ce que l'on continue à faire malgré tout, dans la conviction que la justesse de l'action se montrera d'elle-même*». **Ce que nous enseigne ainsi la conduite héroïque, c'est la continuité de l'agir: car l'action ne se réduit pas à l'acte, ni a fortiori au passage à l'acte.** Le héros accepte d'«*endurer la peine et le tracasserie de la mise en œuvre et en forme, dans le temps de la transformation de l'obstacle en appui*». En ce sens, «*l'action héroïque est un modèle d'action du fait de son endurance*». Le héros ne peut pas **faire autrement que continuer, poursuivre son action**, car ne pas le faire serait encourir la **pire des sanctions**, selon son propre **code de valeurs**, à savoir le **mépris de soi** et la **honte**.

Tel est bien le cas du **généreux** selon Descartes, véritable **prototype** d'une **humanité meilleure**.

La vertu de générosité est cette grandeur d'âme qui repose en partie sur la fermeté et la constance dans la résolution et dans l'action.

Le généreux est capable, non seulement de travailler à réaliser «*toutes les choses qu'il jugera être les meilleures*», mais surtout de **maintenir** de manière **ferme, durable et solide** cette réalisation. Ce sont cette **constance** et cette **fidélité à soi** qui font de la générosité «*la clé de toutes les autres vertus*» et «*un remède contre le dérèglement des passions*». Elles produisent la **paix intérieure** – le généreux ne sera jamais soumis aux caprices et aux variations des circonstances – et préservent le généreux de toutes les **passions négatives** en même temps que des **vices**.

Du héros d'hier à l'aventurier d'aujourd'hui

Un certain nombre de grands écrivains du XIXème ou du XXème siècle ont éprouvé une véritable fascination pour l'action. Cette fascination se traduit déjà dans leur **vie**. Ainsi de Rimbaud devenu trafiquant, de Conrad s'engageant dans la marine marchande ou de Henri Michaux traversant la Chine.

Mais c'est sans doute **Malraux** qui apparaît comme la **figure emblématique** d'une telle **volonté d'action**, cet homme infatigable et toujours sur la brèche qui consuma sa vie dans son triple engagement: littéraire, politique, philosophique et qui avouait lui-même que, lorsqu'il n'y avait pas d'action «*son âme vers d'affreux naufrages appareill(ait)*» (cité par Jean Picaro *Malraux, une vie pour l'action*, article paru dans le magazine espace PREPAS). Leur fascination pour l'action imprègne également l'**univers romanesque** de ces écrivains. Dans le chef-d'œuvre de Joseph Conrad, *Au cœur des ténèbres*, les deux personnages principaux, Marlow et Kurtz, connaissent un destin d'aventure au sein de la brousse, dans un Congo belge encore proche des temps préhistoriques. Les personnages inventés par Malraux (c'est en particulier le cas de Kyo et de Katov dans *La condition humaine*) sont «*des personnages hors du commun vivant des aventures tragiques, violentes, terrifiante*» (article cité).



André Malraux

Peut-on rapprocher ces écrivains à la vie aventureuse, et les protagonistes de leurs grandes œuvres romanesques, de la figure classique du héros?

L'univers romanesque de Malraux est incontestablement imprégné d'une **dimension d'héroïsme**. Ses personnages sont porteurs des **vertus** qu'exalte le héros à travers ses **exploits**: **courage**, **esprit de conquête**, **rêves de grandeur**, **acceptation du risque de la mort**. «*Ils se battent pour des causes nobles ou qu'ils perçoivent comme essentielles. Ils s'engagent physiquement et leur vie est offerte à la cause qu'ils soutiennent*»(article cité). Malraux a également su souligner la **dimension métaphysique** de l'**action héroïque**; lui-même avouait être préoccupé par l'au-delà de la mort et souhaiter «*posséder plus que lui-même, échapper à la vie de poussière des hommes qu'il voyait chaque jour*». Si la personnalité de Malraux est encore aujourd'hui très contestée, on doit cependant reconnaître, poursuit l'auteur de l'article, qu'il a su, en défendant des **valeurs** comme le **courage** ou la **fraternité virile**, élaborer une véritable **philosophie de l'action**. En enseignant «*qu'il vaut mieux mourir debout que vivre à genoux*», en luttant contre toute forme de **fatalisme** et de **résignation** – c'est bien à Malraux qu'on doit la formule admirable selon laquelle «*l'art est un anti-destin*» - , l'œuvre du grand écrivain témoigne d'un véritable **humanisme** et garde encore aujourd'hui une **force d'entraînement** qui est loin d'être épuisée.

Les protagonistes des romans de Malraux, cependant, semblent plus proches de la **figure** de l'**aventurier** que de celle du héros. Si l'aventurier est guidé tout comme le héros par la **volonté d'action**, il oublie souvent la **finalité** profonde de celle-ci et court le risque de tomber dans le pur **activisme**, la **frénésie d'action** qui se **grise d'elle-même**.

C'est également à l'**aventurier** que renvoie l'expérience tentée par Rimbaud dans son **existence** la plus **concrète**. L'aventurier n'y est plus alors qu'une **figure dégradée de l'agir**, son désir d'action n'étant plus qu'un désir de tout vendre. «*L'aventurier est un professionnel des aventures; pour ce dernier, l'essentiel n'est pas de courir des aventures, mais de gagner de l'argent; (...) il tient bazar d'aventures, et affronte des risques comme l'épicier vend sa moutarde*» écrit Jankélévitch dans *L'aventure, l'ennui, le sérieux*. Rimbaud lui-même se montrera sévère envers cette expérience, la jugeant après coup comme «*un sommeil sans bénéfice*». Loin d'offrir en **modèle** à son lecteur une telle **vie de pure action**, le poète le **met en garde** contre ses **dangers** et ses **effets pervers**. Dénonçant sa **vanité** et son **aveuglement**, Rimbaud la présente comme une **épreuve destructrice** pour celui qui l'entreprend, dont le **bénéfice spirituel** se révèle **nul**.

L'appel du héros

Exploits héroïques, hauts faits des politiques, actions vertueuses des hommes sages: en raison de leur **grandeur** et de leur **éminence**, ces **actions** sont présentées comme des **modèles** et des **références** pour les actions de l'humanité ordinaire. Les récits historiques les célèbrent et les discours éducatifs les proposent à l'imitation. **Mais l'excellence de telles actions peut-elle réellement se transmettre, leur exemple peut-il susciter et engendrer d'autres actions excellentes?**

C'est la question que pose Socrate dans plusieurs des dialogues de jeunesse de Platon. La **capacité à agir d'une façon excellente** est-elle susceptible de **se transmettre**, peut-elle faire l'objet d'un **apprentissage**? En d'autres termes, **la vertu peut-elle s'enseigner**? Socrate semble en douter. En *Ménon* (93a-94c) il dresse un **constat d'échec**. **La vertu ne s'enseigne pas**. Ne voit-on pas que les **grands hommes politiques** eux-mêmes – un Thémistocle, un Aristide ou surtout un Périclès – connus et respectés pour leurs hauts faits d'armes ou leurs sages actions politiques, se sont révélés **impuissants à transmettre leurs capacités** à leurs **propres descendants**. S'ils sont parvenus à enseigner à leurs enfants à être de bons cavaliers ou à briller à la lutte et au javelot, ils ont **échoué** à en faire des **hommes de bien**, capables comme eux d'**actions belles et vertueuses**. Etant eux-mêmes **pleins de mérite**, ils n'ont pas **rendu meilleurs** ceux qui les entouraient (les deux fils de Périclès étaient connus à Athènes pour leur conduite scandaleuse). La **vertu** ne saurait donc **se transmettre**, ni par l'**hérédité**, ni par l'**éducation**.

Et pourtant, force est de constater que les hautes figures de l'humanité – héros de la morale, saints du christianisme, sages de la philosophie antique – ont été de grands entraîneurs d'hommes, qu'ils ont eu des imitateurs. Leurs **actions** ont suscité un puissant **écho**, nombreux sont ceux qui se sont attachés à eux comme le **disciple** au **maître**.

«D'où vient que les hommes qui ont donné l'exemple ont trouvé d'autres hommes pour les suivre?» s'interroge Bergson dans *Les deux sources de la morale et de la religion*. D'où tirent-ils cette **force**, qui leur donne **prise** sur les autres âmes, qu'ils parviennent à **entraîner dans leur mouvement**? Cette force, répond Bergson, vient de leur **seule existence**, qui est en elle-même un **appel**. Les **grands hommes de bien** n'ont pas besoin de démonstrations et de discours. L'**intelligence** seule, en effet, reste **impuissante à ébranler la volonté**.

Ainsi « *Les stoïciens ont donné de fort beaux exemples* » (le sage stoïcien demeure sans conteste une des plus nobles illustrations de ces hommes exceptionnels que l'histoire nous a laissés en modèle).

Ils ne sont pas parvenus cependant à **dynamiser** les hommes et à « *entraîner l'humanité derrière eux* ». Notons qu'Épictète lui-même le reconnaissait, qui se plaignit un jour de voir devant lui de nombreux élèves qui répétaient les maximes stoïciennes, mais **aucun** qui avait la **volonté d'agir** conformément aux principes qu'il professait. Le stoïcisme, en effet, demeure essentiellement une **philosophie**, un pur **système de représentations abstraites**. Or les **discours éducatifs** et les **démonstrations morales**, qui se contentent d'énumérer des **obligations** et des **maximes théoriques**, échouent à gagner les âmes et à faire naître en elles le **désir de ressembler** et **d'imiter**. Si la **morale évangélique**, par contre, a entraîné tant d'hommes par son exemple – alors que son contenu ne diffère pas profondément du contenu de la morale stoïcienne « *c'étaient presque les mêmes paroles; mais elles ne trouvèrent pas le même écho* » - , c'est parce que l'Évangile nous confronte à la personne de **Jésus agissant**. Alors, comme le note Bergson, « *une certaine conduite s'ensuit* ». **L'action appelle l'action.**

Telle est la force profonde de ces âmes privilégiées. « *Ils ne demandent rien et pourtant ils obtiennent* ». **Il suffit que nous les regardions faire pour qu'ils nous communiquent leur ardeur. La dynamique de leur action possède une puissance propulsive;** « *entraînés par leur exemple, nous nous joignons à eux, comme une armée de conquérants* ». Elle soulève en nous un **élan**, élan qui n'est pas de l'ordre de la **pression** mais de l'**attrait**, « *d'une inclination à laquelle nous ne voulons pas résister* ».

Ainsi, comme Zénon qui prouvait le mouvement en marchant, « *l'héroïsme ne se prêche pas; il n'a qu'à se montrer, et sa seule présence pourra mettre d'autres hommes en mouvement* ».

Quels modèles pour l'action politique du prince?

Dans ses *Discours sur la première décade de Tite-Live*, Machiavel s'interroge sur le **rôle de l'histoire**, en particulier **antique**, dans la **formation politique du prince**. **Celui-ci doit-il être instruit des actions illustres et fortes des grands hommes du passé, et régler ses propres actions sur leur modèle?** Une **vision traditionnelle de l'histoire**, à la Renaissance, consistait à exhiber, dans une **perspective édifiante**, des **exemples vénérables** tirés de l'**antiquité**, dans le but de fournir aux souverains des **modèles d'action**. Machiavel lui-même a toujours reconnu la **gloire incontestée** des **grandes figures** de l'**histoire ancienne**.

L'**antiquité romaine**, en particulier, est presque toujours présentée comme un **modèle noble**. Au chapitre VI du *Prince*, où il évoquera l'exemple des grands héros fondateurs – Moïse, Cyrus, Thésée ou Romulus – Machiavel écrit

«Ils(les hommes)doivent donc prendre pour guides et pour modèles les plus grands personnages, afin que, même en ne s'élevant pas au même degré de grandeur et de gloire, ils puissent en reproduire au moins le parfum». C'est ce qu'illustrera la **métaphore de l'archer** qui, pour atteindre son but, doit viser plus haut que la cible.

La manière qu'a Machiavel de se référer à l'histoire, cependant, **remet en cause la tradition édifiante**. **Car la notion d'exemple, en politique, se révèle ambiguë**. Elle peut d'abord signifier, en effet, la **supériorité absolue des modèles**. Le risque est alors de faire naître un **respect** qui **paralyse l'action**, au lieu de la **stimuler**. Ainsi, **écrasés** par la **grandeur des exemples antiques**, nombreux étaient les contemporains de Machiavel qui, jouant du **contraste** entre la **triste réalité présente** et le **glorieux passé**, se **réfugiaient** dans une **nostalgie stérile**. Toute **imitation des grandes actions du passé** leur semblait devenue **impossible**. Tel était le cas de l'**humanisme**, dans lequel Machiavel ne voyait qu'une **conduite de fuite**, tendant à **paralyser toute entreprise nouvelle**.

L'admiration béate peut aussi conduire à une **imitation** qui cherche à **reproduire** avec **stérilité**. Or **aucune imitation directe** n'est jamais **possible**, parce que les **circonstances changent**. Par définition, les situations historiques diffèrent. **L'action présente possède des caractéristiques qui la distinguent des faits passés**. On ne saurait donc distinguer dans l'histoire des **modèles inconditionnels** ou des **normes éternelles d'action**. L'**exemple** ne pourra jamais instruire que ceux qui sauront le **repenser** à la **lumière** de la **situation présente**. **En fait, il n'y a de bonne imitation des actions passées que corrigée par une connaissance approfondie de la situation présente**.

A cette condition, l'**imitation** demeure **justifiée**. Car si les circonstances changent, les **hommes** en leur **nature** restent les **mêmes** et leurs **passions** qui sont la **matière première** sur laquelle le prince doit travailler, **identiques**. **C'est cette permanence de la nature humaine – rien n'a changé en elle depuis l'antiquité – qui fonde la légitimité de l'imitation**. Or, la vision machiavélienne de la nature humaine se révèle **cynique**, voire **désenchantée**. Loin de vivre dans l'harmonie, les hommes, perpétuellement envieux les uns des autres, mus par la haine et la soif d'ambition, s'opposent dans un **conflit incessant**. Il en résulte que le **recours** à la **brutalité** et à la **violence** comme **moyens d'action** est incontournable. On retrouve ici une **constante** dans les **actions politiques** du prince d'hier et d'aujourd'hui: celui-ci ne devra pas reculer devant des **actes cruels**, parfois **spectaculaires**. Ainsi, Hannibal le carthaginois qui, grâce à *«la plus excessive cruauté»*, parvint à susciter la

vénération et la **terreur** des ses soldats, évitant ainsi toute dissension à l'intérieur de ses troupes peut-il demeurer un **modèle** pour le prince nouveau de la Renaissance soucieux d'asseoir solidement son pouvoir.

L'habileté d'un César Borgia est de l'avoir compris. Après avoir pacifié la Romagne en proie aux désordres de tous genres, César Borgia sut, par un **acte** d'une **cruauté** à la fois **expéditive** et **sanguinaire**, «*frapper de terreur*» ses sujets et prévenir ainsi tout ressentiment.

Bibliographie

Aristote Ethique à Nicomaque Livre VI

J.J.Wunenberger Remarques sur les limites de la praxéologie
(L'action, Ellipses)

Jean-Pierre Changeux Paul Ricœur Ce qui nous fait changer La Nature et la Règle

Frédéric Laupies L'action Premières leçons

Jean-Pierre Vernant L'individu, la mort, l'amour (La belle mort et le cadavre outragé)

Homère L'Iliade

Hannah Arendt La condition de l'homme moderne (chapitre V L'action)

Bergson Les deux sources de la morale et de la religion Chapitre premier
L'obligation morale

Roland Favier La passion des héros (La passion, Studyrama)

Jean Picano Malraux, une vie pour l'action (article paru dans Espace PREPAS novembre 2007)

Platon Ménon

Machiavel Le Prince

